AU ROY.

ODE,

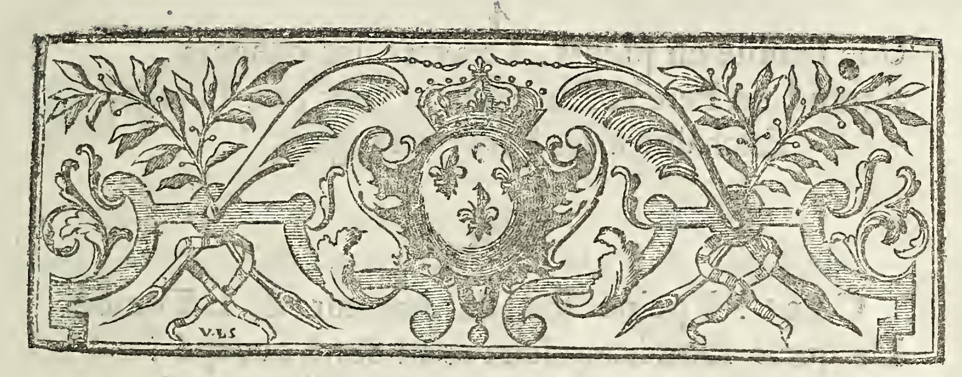
SUR LE RETOUR

DE SA MAJESTÉ.



A PARIS,
Chez BORDELET, ruë saint Jacques, vis-à-vis les Jésuites, à S. Ignace.

M. D. CCLIV.



AU ROY.

ODE,

SUR LE RETOUR DE SA MAJESTÉ.



SI de ta noble audace à braver le trépas,
GRAND ROY, tes Ennemis s'étonnent & gémissent,
Nos cœurs, qui loin de toi sur tes périls frémissent,
Volent au-devant de tes pas.
Telle, malgré l'espoir qui nourrit son courage,

406

Une famille en pleurs, à travers les dangers ;
Attend un Pere absent, que le vent, ou l'orage,
Enchaîne à des bords étrangers.



CIEL ! à peine sorti des horreurs de la Tombe
De quels soins hazardeux es-tu donc occupé ?
Qui peut te retenir ? Fribourg ! Tu l'as frappé;
Son sort est fait, il faut qu'il tombe.
Ne te suffit-il pas qu'un héroïque essor
Dans tes vaillantes mains remette tant de Places ?
Jaloux de vaincre tout, veux-tu combattre encor
L'air & les neiges & les glaces ?

LAISSE reposer Mars, & hâte ton retour.
Aux Arcs dressés pour toi, viens suspendre tes armes.
Viens cueillir tous les fruits, viens gouter tous les charmes
De ta gloire & de notre amour.
Dès que tu luis aux yeux d'un Peuple qui t'adore ;
Dans son sein ranimé le Bonheur s'établit,
De rayons plus brillans l'Astre du jour se dore ;
Et la Nature s'embellit.



AINSI, quand du Printems, que les Zéphirs caressent,
Le doux aspect enfante un nouvel Univers,
De la Terre partout les trésors sont ouverts,
L'air s'épure & les fleurs renaissent....
Fuyez, jours ténébreux, où le Ciel, déplorant
Les tourmens qu'éprouvoit LOUIS & son Empire,
De l'effroi de sa mort vit son Peuple mourant;
Fuyez, le Roi vit, tout respire.

QU'ENTENS-JE! quel succès fait retentir ces lieux
Et de chants d'allégresse, & de cris de victoire?
Quel Guerrier triomphant, quel Dieu couvert de gloire,
Tout à coup enchante mes yeux?
Fideles Citoyens de la Reine des Villes,
Ce jour change en plaisirs vos maux évanouis.
Suspendez vos travaux, ou nobles, ou serviles;
Ouvrez vos Temples, c'est LOUIS.



UN Roi, qui réunit le Héros & le Sage,
N'attend point de vos cœurs des hommages communs.

Faites fumer l'encens, prodiguez les parfums,
Et femez de fleurs fon paffage.
Qu'annonçant à la Nuit vos tranfports les plus purs,
Le falpêtre enflamé les trace fur fes voiles ;
Et qu'imitant les Cieux, les pierres de vos murs
Se changent en autant d'étoiles.



VAINS & foibles tributs !... Comment de fes hauts faits,
Comment de fes bontés s'acquitera la France ?
Quel prix peut lui payer de fa carriere immenfe
Les triomphes & les bienfaits ?
La paix, que fa valeur cherche au fein de la Guerre,
La tendreffe d'un Peuple à fon pouvoir foumis,
L'affiftance du Ciel, le refpect de la terre,
L'eftime de fes Ennemis.

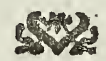


Où fuis-je ? de quel feu mes veines échauffées
Me font-elles percer dans l'abîme des tems ?
J'y vois, & fur l'Envie, & fur d'autres Titans,
De LOUIS régner les Trophées.
J'y vois les Souverains de l'Empire des Lys,
Apprendre à fe former fur l'image chérie

Du Protecteur des Loix, du Vainqueur de la Lis;
Et du Pere de la Patrie.



MA Muſe déſormais te conſacre ſa voix;
Prince, qui des neuf Sœurs es le plus ſûr azile;
Du Théatre déſert, de la Scene ſtérile,
J'abjure les pénibles Loix.
Peut-être du Héros, du grand Roi, du grand homme,
J'allois y peindre l'ame & le cœur & les coups.
Mais, ſans les emprunter de la Grece & de Rome,
En toi ſeul je les trouve tous.



AH! de quel vif éclat toute ta grandeur brille;
Lorſque ſur tes Soldats, pour les moindres beſoins,
Toi-même répandant & tes dons & tes ſoins,
Ton Camp ſemble être ta famille!
Les bienfaits de Titus, & des premiers Céſars,
Effacent les exploits d'Achille & d'Alexandre.
Hé qui doute qu'un jour tes généreux regards
Juſqu'à moi ne puiſſent deſcendre!

VINGT ans en vingt climats par le Sort exilé
Des lieux où, près de toi, je reçus la naiſſance,
Plus d'une fois mon zele, égale à ta puiſſance,
Dans mes Ecrits s'eſt ſignalé.
Toujours ton Nom ſacré vécut dans ma mémoire;
Et pendant quatre mois, dans les fers de Hambourg,
Charles me fit porter la peine de la gloire,
Qu'Asfeld t'acquit à Philisbourg.



MAIS que de mon malheur les ſuites fortunées
Ont bien concilié mes vœux & mon devoir !
Qu'il m'eſt cher ! Je lui dois le bonheur de te voir,
Et d'admirer tes deſtinées.
Oui, quels que ſoient mes maux, ils s'éclipſent, GRAND ROI,
A l'ombre des faveurs que le Ciel te diſpenſe.
Ma vie eſt dans tes mains, tous mes jours ſont à toi,
Et ta gloire eſt ma récompenſe.



Par M. GUYOT DE MERVILLE.

Lû & approuvé ce 9. Novembre 1744. CREBILLON.

Vû l'Approbation du ſieur Crebillon, permis d'imprimer, à Paris ce 12. Novembre 1744. MARVILLE.